HON. ROBERT W. WILCOX.

L'honorable Robert W. Wilcox, le premier délégué d'Hawaii au Congrès des Etats-Unis, a pris une part importante dans les affaires de l'archipel depuis 1880. Son père, qui réside toujours dans l'île de Maui, où M. Wilcox est né, était autrefois un capitaine au long cours de Newport, Rhode-Island, et sa mère, morte aujourd'hui, était une native nommée Kalua.

Le nouveau délégué a reçu son éducation en Italie, où il épousa la princesse Victoria Colonna di Stigliana.

Dans le soulèvement de 1893 il embrassa le parti royaliste, et il conduisit en 1895 la tentative de restauration de la reine.

A la récente élection il était candidat du parti royaliste.

TEMPERATURE

Du 13 décembre 1900.

Thermomètre de H. & L. Chaffee, Opticiens, No 143 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	64	18
Midi.....	60	16
3 P. M.....	56	13
6 P. M.....	54	12

Chez une Voyante

LES BOERS TRIOMPHERONT-ILS ?

C'est la question que l'on vient de poser à Paris, à la célèbre voyante de la place Saint-Georges, Julia.

Or, voici ce que Julia a répondu :

—Les Boërs ne perdront pas. On les secourra.

"Les Anglais ne réussiront point.

"Au commencement de 1901, la Russie interviendra.

"Le président Krüger avait d'abord l'intention de consulter la France. Les ovations qu'il y a reçues et qui sont l'expression de l'âme de la France et l'opinion de toute la terre, lui donneront un encouragement moral. Mais c'est de la Russie que lui viendra le salut; la France aussi y contribuera, mais autrement. Il sera lui même heureux et surpris que la Russie protège bien le Transvaal.

"Cette intervention aura lieu de manière à ménager les froissements de l'Angleterre.

"Mais de Russie, on enverra, d'une certaine manière, des hommes; et de France, de l'argent.

"Il y a en Russie des personnages très éminents qui ont demandé au Tsar de protéger ces gens qui se battent pour leur indépendance; leur cause est juste. Cela est déjà fait."

Julia nomme—bien qu'elle donne très rarement des noms propres, jamais des noms de famille—un parent du Tsar, jeune, vaillant, très bon, qu'elle dépeint comme un avocat chaleureux des Boërs: on a vérifié depuis, le nom et l'âge sont exacts.

Elle continue :

—Si les Anglais eux-mêmes avaient à refaire cette campagne, ils ne la referaient pas. Mais maintenant, n'est-ce pas, ces gens sont forcés de se battre; ils se défendent aussi. Mais ce qu'ils font dans la guerre est très mal.

"A cause de la maladie du Tsar, on n'a pas communiqué "au roi de Russie" les documents importants qui auraient déjà décidé de son intervention.

"Et la convalescence, malheureusement, sera un peu longue. Cette maladie, d'ailleurs, n'est pas une typhoïde ordinaire, comme on l'a dit.

—On a parlé d'empoisonnement !

—Ce n'est certainement pas cela, reprend Julia, hésitante. Je ne puis pas dire....

On insiste. Mais elle refuse à en dire davantage.

On risque une conjecture. Julia sourit.

—Enfin, oui ou non, le Tsar mourra-t-il de cette maladie !

—Non, non, non.... La "mort de Dieu" n'est pas sur lui.... Je ne la vois pas. S'il mourrait, ce serait inconcevable. Ce serait le premier cas de mort que je n'aurais pas vu, dit-elle, après s'être recueillie extraordinairement. Il ne mourra pas.

—Voyez vous l'Impératrice ?

—Oui. Elle est bonne, dévouée, elle soigne admirablement le Tsar. Elle aura un fils.

—Peux-tu dire où va Krüger en quittant la France ?

—En Russie.

—Mais non; il doit aller ailleurs avant.

—Tu veux dire en ce petit pays où il y a beaucoup d'eau et où il y a une Reine toute jeune... Mais cela ne vaut pas une grande puissance.... Je vois toujours la Russie. C'est cela qui est intéressant.

Et elle écrit obstinément avec son doigt, sur la table, le mot Russ...., et figurant une carte, elle continue à indiquer, d'un geste énergique, la Russie.

—Ira-t-il par terre ou par eau ?

—Par eau.

"Ce qui est sûr, c'est que le secours lui viendra surtout de la Russie.

"D'ailleurs, les Anglais recevront beaucoup d'échecs pendant sept ou huit ans. Ils seront très diminués.

"Il était écrit qu'ils auraient de grands ennuis de 1897 à 1905. On dirait qu'ils ont encouru une malédiction du ciel, mais on ne peut pas dire cela. Enfin, pour eux, c'est "un moment fatal." Ils auront même aussi un fléau, mais ne le dis pas pour ne pas attrister trop ces pauvres gens, ils seront assez malheureux sans cela.

" De 1901 à 1905, "ils ne seront pas contents du tout" et la reine Victoria mourra."

Voilà le sens, car Julia parle avec plus de familiarité des souverains, qu'elle traite soit de "petit bonhome", soit de "vieille petite femme" avec un sans-gêne à désespérer M. Crozier.

—Fais bien savoir aux Boërs qu'ils ne périront pas. Je te l'ai dit plusieurs fois; d'abord, Jeanne d'Arc les protège..... Jeanne d'Arc est avec eux....

—Mais.... Jeanne d'Arc était une bonne catholique, comment s'expliquer !....

—Oui, sans doute, les Boërs ne sont pas aussi avancés que nous dans la vraie religion. Ils sont.... on appelle cela, n'est-ce pas, "protestants" ?.... Mais ce ne sont pas des protestants comme en Angleterre et en France... Ils prient si bien. Ils élèvent leurs âmes.

Résumons Julia dont les discours sont interminables.

—Les Boërs triompheront grâce à l'intervention de la Bassie où M. Krüger se rendra après avoir été en Hollande. La France participera à l'intervention. Le règne de la justice est proche.

Puisse Julia dire vrai ! Mais enfin, elle n'est qu'une voyante et les voyantes ne voient pas toujours juste.

MUSIQUE ET BOTANIQUE.

Un professeur américain, M. Hans Teitgen, a découvert aux plantes un vif penchant pour la musique. C'est du moins le *Ménestrel* qui nous en informe.

M. Hans Teitgen a observé, paraît-il, dans le cabinet d'un de ses amis, une sensitive mélomane :

"Cette plante exaspérée ouvrait ses feuilles quand on commençait de jouer; mais elle avait des goûts simples et ne comprenait rien aux écoles nouvelles; elle se refermait dès qu'elle entendait une dissonnance.

"La plupart des plantes poussent plus vigoureusement au son de la musique. Les gammes sur un piano entretiennent les plantes vertes; une symphonie hâte l'éclosion d'une rose."

Quand je serai propriétaire à la campagne, j'achèterai un orgue de Barbarie pour faire pousser mes petits pois !

M. Loyson et le Sultan.

On télégraphie de Constantinople :

"Le P. Hyacinthe Loyson a été reçu en audience par le grand vizir. Il a déclaré qu'il était enchanté de l'accueil courtois qu'il avait reçu dans tous les cercles ottomans, et qu'il était heureux de savoir que l'interdiction de sa conférence était due à des influences extérieures."

Et dire que M. Loyson appelait autrefois le sultan "grand assassin"!

Abita, Abita, Abita,
Que de trésors de santé cette Eau contient

La langue française en Amérique.

Nous avons annoncé que M. Gaston Deschamps avait été invité par le Cercle français de l'Université Harvard à faire une série de conférences, en Amérique, sur *le Théâtre contemporain*. Nous sommes heureux d'ajouter qu'à cet appel vient de se joindre l'invitation de vingt-deux autres universités ou associations littéraires aux Etats-Unis.

Nous pouvons citer notamment l'Université Columbia de New-York, le *Brooklyn Institute* et le *Packer Institute* de Brooklyn, l'Université Cornell d'Ithaca, la Société historique franco-américaine de Boston, l'Université Mac-Gill de Montréal, les Cercle littéraire français de Cincinnati [Ohio], l'Université de Pennsylvanie, l'Alliance française de Boston et de New-York, l'Université de Princeton (New-Jersey), l'Université Brown de Providence, l'Université d'Ottawa [Canada], l'Université Yale à New-Haven; le Cercle français de Worcester, l'Université de Wellesley, etc.

La Première de l'Aiglon à New York.

La première représentation de *l'Aiglon*, au "Garden Theatre" a été un véritable triomphe pour Mme Sarah Bernhardt, M. Coquelin et M. Rostand. L'assistance a été une des plus brillantes qui se soit trouvée dans un théâtre de New-York.

Les listes des noms et les descriptions de costumes publiés dans le *Herald* ressemblent à celles d'une grande première d'opéra au Metropolitan.

Mme Sarah Bernhardt et M. Coquelin ont été rappelés sans cesse.

M. Coquelin, Mme Théo, M. Chartran et plusieurs autres personnes, dont les opinions ont été sollicitées par le *Herald*, s'accordent à dire que Mme Sarah Bernhardt n'a jamais mieux joué son rôle. M. Coquelin a remporté un triomphe personnel aussi grand que Mme Sarah Bernhardt.

Il a refusé de dire quoi que ce soit de sa manière de jouer et de comprendre le rôle, de peur de paraître critiquer son camarade qui le joua à Paris; mais ceux qui ont vu *l'Aiglon* à Paris disaient que Coquelin avait composé le rôle de Flambeau tout à fait différemment.

M. Coquelin a dit, après la représentation :

"Le public a été aussi beau que la pièce est belle. C'était une joie, un plaisir énorme. Sarah est ravie de son succès. Après la scène de la bataille, je suis allé l'embrasser en grenadier. Je n'ai pas voulu l'embrasser en pékin. Pour moi, j'ai hâte de rentrer à Paris pour jouer la pièce là".

Mme Théo a déclaré : Ça vaut le voyage d'avoir vu Coquelin".

Une jolie réponse.

Léon XIII a eu une jolie réponse en apprenant que la plupart des journaux européens avaient, ces jours derniers, annoncé sa mort.

—Encore le bruit de ma mort, fit-il en souriant, ces journalistes sont bien pressés.

Et, s'adressant à quelques cardinaux qui l'entouraient :

—Ce ne sera pas encore pour cette année; il n'y a pas d'exemple qu'un Pape soit mort pendant l'année sainte.

Ajoutons que Léon XIII, dont l'énergie physique et morale est prodigieuse pour un vieillard de son âge, se préoccupe déjà du consistoire secret qui se tiendra dans une quinzaine de jours et au cours duquel seront nommés les légats *a latere* qui devront fermer les portes saintes des basiliques patriarcales le 24 décembre prochain.

RÉJANE.

Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que Mme Réjane devait, par traité, aller donner des représentations à Madrid, Barcelone, Lisbonne, Mont-Carlo et Marseille à partir des premiers jours de janvier prochain; par suite, *Sylvie ou la curieuse d'amour*, la jolie comédie de M. Abel Hermant, aura d'abord une première série de représentations, puis sera reprise au retour de Mme Réjane.

En attendant alors la rentrée à Paris de l'éminente artiste dans *Sylvie*, pour la seconde série de représentations, la direction du Vaudeville donnera une comédie en trois actes de M. Alexandre Bisson, ayant pour titre *le Bon juge*, qui a été lue et distribuée à Mmes Daynes-Grassot, Thomassin, Bernou; MM. Huguenet, Tarride [engagé spécialement], Nunès, Gildès, Baron fils, Laine, Prika, Bouchard, Monrose, Noël.

Rapport erroné.

Press Associée—

Londres, 13 décembre—Le rapport annonçant l'élévation de Sir Michael Hicks Beach à la pairie est erroné. Ce sont M. George J. Goschen et Sir Matthew White Ridley, membres de l'ancien cabinet, qui sont nommés pairs.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE

Cette semaine, le Tulane est en pleine veine. La salle ne s'y refroidit pas et la foule ne fait qu'y grossir, à chaque représentation. Tout cela est dû à l'habile choix que l'on a fait de la pièce. "The Greatest Thing in the World" est une comédie de premier ordre.

C'est une œuvre féminine et les caractères sont traités avec une délicatesse que l'on ne trouve que chez la femme.

Pour dimanche, on nous annonce une nouveauté très intéressante, "Way Down East", qui est appelée à un grand succès.

THEATRE "CRESCENT."

Extrêmement attrayante la comédie de "Sis Hopkins"—une enfant de la nature qui en fait de sagacité et d'esprit d'observation, en revendrait à celles que la civilisation et le monde ont le plus délurées.

Nous en avons encore pour deux jours de cette splendide pièce, après quoi nous pourrons aller applaudir les minstrels de Rasco et Holland au milieu desquels figure triomphalement le célèbre Billy Kersands.

Demain soir, par extraordinaire, le Crescent appartient à Strauss et à son orchestre.

GRAND OPERA HOUSE.

Rarement on a vu au Grand Opera House des salles mieux garnies que depuis dimanche, grâce au beau drame intitulé "Victor Durand" que l'on y joue en ce moment et dans lequel la troupe Baldwin-Melville déploie de merveilleuses qualités. "Victor Durand" pourrait rester quinze jours sur l'affiche, mais il faut de nouveau au public et on lui donne dimanche en matinée "The Banker's Daughter", une pièce qui n'a besoin de nos éloges, car elle est extrêmement populaire.

THEATRE DE L'OPERA

LAKMÉ.

Les Delibes.

C'est une bien poétique et très touchante histoire que celle de Lakmé, l'indienne,—une histoire d'amour qui rappelle un peu celle de Sélika, dans l'Africaine, et qui est peut être plus attendrissante encore, bien que le librettiste et le compositeur l'aient pris ici d'un ton moins sombre, moins dramatique. Sélika est un véritable personnage de tragédie lyrique, tandis que Lakmé ne s'élève jamais au-dessus de l'opéra de genre et frise souvent l'opéra comique. Des deux côtés, au fond, l'intrigue est la même. Chacune des deux héroïnes s'éprend d'un étranger. Seulement Sélika, en véritable reine qu'elle est, ne peut aimer qu'un homme de génie, un homme illustre, Vasco de Gama, par exemple, tandis que Lakmé, qui n'est que la fille d'un riche Brahmane s'amourache d'un jeune et brillant officier de l'armée anglaise, en service dans l'Inde, Gérald qui, ayant pénétré dans l'enceinte sacrée, y aperçoit la jeune fille pour laquelle il se prend d'une folle passion.

Mais aux yeux du père de Lakmé, un Brahmin qui déteste cordialement les Anglais, aux yeux du père de Lakmé, Gérald a commis un crime irrémissible en profanant par sa présence un lieu saint. Il a mérité la mort. Le Brahmin le frappe d'un coup qu'il croit mortel.

Heureusement, Lakmé a assisté à cette tentative d'assassinat. C'est elle qui sauve Gérald et le soigne. Les deux jeunes gens se jurent un amour éternel; mais au milieu de toutes ces effusions de la passion, arrive un ordre qui force l'officier à partir avec son régiment pour une autre contrée lointaine. C'est alors que, toujours comme Sélika, Lakmé se donne la mort, en prenant un poison subtil. Ce qu'il y a de plus intéressant dans le poème qui ne manque pas d'ingéniosité, c'est au second acte qui nous transporte au milieu d'une fête qui se donne dans une ville voisine où se rend le père de Lakmé avec sa fille, afin de découvrir l'auteur du sacrilège.

Il y a là pour l'auteur de la partition, comme pour le metteur en scène, une excellente occasion de déployer leurs talents et ils n'y manquent ni l'un ni l'autre, c'est la plus remarquable du litiretto et de la partition.

Nous y voyons Lakmé et son père déguisés en pénitents et nous y entendons de délicieuses vocalises de soprano. Que la musique de Delibes ait toute l'envergure du grand opéra, nous ne le dirons pas. C'est par le charme, que brille le talent du compositeur; par les détails de son orchestration. Il y en a de délicieuses dans cette partition, qui lui fait grand honneur. On y retrouve toutes les qualités de l'auteur de tant d'œuvres gracieuses et ingénieuses qui lui ont fait une place tout-à-fait à part dans l'école française, entre les faiseurs habiles de musique légère et les compositeurs de grandes allures.

Nous avons été fort agréablement surpris en arrivant au théâtre hier soir, d'y trouver une salle très convenablement garnie. L'inclémence du temps toute la journée avait fait naître en nous la crainte que les plus timorés ne voulussent pas s'aventurer dans les rues par une température humide et froide.

Bien en a valu à ceux qui ont assisté à la première de *Lakmé* cette année, car trois heures durant ils ont été tenus sous le charme d'une musique délicieuse, ruisselante de mélodie. A chacun des trois actes, sont des duos d'amour, où les effets ménagés d'abord, éclatent en une passion débordante, qui anime, enflamme la rêveuse *Lakmé*.

Mme Gifford, dont c'était le début hier, a été chaleureusement accueillie par notre parterre; c'est une organisation intelligente, pleine de distinction et qui a la sensation de ce qu'elle chante. Un léger accent décèle son origine américaine. Les lignes tendres conviennent à sa voix, ces lignes qui arrivent à fil ténu et vibrant qui fait les n ces et prête au chant le carac de la rêverie.

M. Jérôme, dans le rôle de rard, a été ce que nous l'a trouvé dans tous ses autres r impeccable. Il connait la m des nuances, des oppositions. la coulée du phrasé, il tout simplement parfait, jours la couleur, l'accent là. Le duo qui termine ainsi dire le premier acte, a rendu avec un tel sentiment, telle expression, une telle inte de passion que les applaudissem ent retenti de tous les points salle.

Malika, Mme Bonheur, *Rose*, Mme Sonnet, *Rose*, Mme Ker *Nilakanta*, M. Bouxmann, et déric, M. Lassali, ont fort bie ur leurs rôles; il n'en pouvait autrement, ne sont-ils pas tou artistes dans le vrai sens du

Samedi, seconde représenta de *Lakmé* avec le même perso qu'hier soir, sauf Mme Doux da rôle de *Lakmé*.

En matinée, dimanche, *Sam Dalila*; le soir *Le Petit Faust* Mmes Montbazon et Nina Pac

CONCERTS STRAUS

Quelle famille que celle Strauss—tous musiciens, tous de talent, et le mérite, chez eu fait que grossir avec le t Ceux qui ont connu le Strauss, que l'on pourrait pr appeler créateur de la valse, lui a donné des allures artis qu'elle n'avait pas auparav seront de notre avis.

La matinée d'hier nous donné une nouvelle preuve. S y a fait exécuter une grande ture de l'opéra de Raymond grande marche de couronne de Kretschner, plusieurs ai danse et un galop de lui qu couvert d'applaudissements.

Samedi soir, Edw. Strauss ses adieux au Tulane.

LE PLANTEUR REÇ UNE PRIME.

Dans un article publié da journaux du Sud et payé pa qui ont un intérêt dans les nes à comprimer, il est déc la American Cotton Compa payé des bons au planteur l'égreneur" pour étendre l'us la balle Roundlap. L'avan contre cœur par les propriéta machines à comprimer que l de la balle Roundlap est pro aux planteurs et aux égreneur pas un exposé exact des fait planteur reçoit en effet une pour son coton en balles Rou Lon pas comme bon, mais par son coton ainsi emballé ra plus à n'importe quel achete celui qui est emballé autr De même, le profit de l'ég qui fait usage des balles ro vient des économies qu'elle permettent de faire. Pas il au former par qui est pe prime que commandent ses roundlap. Ce qui l'intéress qu'elles lui rapportent plu gent, et avec ce profit dan che il n'est pas dupe des faux sés d'hommes qui, tout en af une tendre sollicitude poi bien être, n'ont à cœur que propres intérêts égoïstes.

L'ESPRIT DES AUT

Un concessionnaire de sities, dont les affaires ét été brillantes, regarde qu son mobilier s'éparpiller des enchères.

Le voyant abattu, un ami proche et lui dit :

—Du courage, voyons un mauvais moment à pas ne faut pas vous désoler, au contraire vous ressaisir

—Merci ! jen aors !

Rien de meilleur que l'eau ta gazeuse. Essayez-la vou rez vite convaincus.
Délivrée partout $1,60 p zaine.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

52 Commencé le 21 octobre 1900

INFAME !

Par George Spitzmuller.

CINQUIEME PARTIE.

LA COMMUNE.

II

L'ÉTUDIANT.

(Suite.)

L'ami du commandant avait sans doute quitté Colmar aux premiers jours de la mobilisation.

—Ma lettre n'arrivera pas à son destinataire, au milieu du désordre des services publics, pensa Daniel. Peut-être est-elle perdue. Attendons la fin de la campagne. Je retrouverai bien M. Neubourg, s'il existe encore à ce moment.

Il entra à l'atelier de Puvis de Chavannes dont il fut bientôt l'élève favori, le disciple le plus remarqué.

Et il travailla pour planter les jalons de sa carrière artistique.

Cependant, la guerre tournait mal. Par la voix du canon d'alarme, la France appelait ses enfants.

Daniel Parthenay s'engagea dans un régiment de marche, avec de nombreux étudiants.

Cette jeunesse intrépide alla se faire massacrer, en grande partie, à Buzenval, où les ennemis fauchèrent terriblement dans une moisson mûrissante de gloires et d'espérances françaises.

Le fils du commandant vit tomber à ses côtés ces artistes déjà célèbres: le sculpteur Cavellier, les peintres Henri Regnault, Leroux, Vibert.

Il sortit, lui, sain et sauf du combat.

Après la capitulation de Paris, il fut désarmé. C'est alors qu'il reprit ses études.

La vie nationale était suspendue par la guerre. Les cours avaient cessé à l'Ecole des beaux-arts, les visites aux musées se trouvaient interrompues.

Daniel travaillait chez lui, prenant quand il y avait lieu, son tour de garde et de patrouille.

Le soir de la réunion des pétroleurs dans l'arrière-boutique d'Achille, le jeune peintre lisait un traité d'esthétique. Il ne se dérangea pas au bruit de conversation que faisaient ses voisins.

Mais tout à coup, le bourdonnement cessa. Une porte s'ouvrit et se referma. Il y avait, à côté, des gens qui s'en allaient.

Un silence se fit, puis un dialogue s'engagea.

Daniel n'y prêta d'abord aucune attention. Mais le diapason monta, la discussion s'anima graduellement.

Les deux interlocuteurs—il reconnaissait, à leurs timbres de voix, Achille et Véronique, ses propriétaires — devaient parler de choses qui les passionnaient au plus haut degré.

Gêné dans sa lecture, Daniel ferma son livre et tendit l'oreille, gagné malgré lui par l'intérêt de ce qui se passait dans la pièce voisine.

La cloison était mince. En s'en approchant, il était facile de saisir les paroles qui la traversaient.

Le jeune homme colla son oreille au mur et écouta.

Une indicible surprise le cloua au sol en entendant son nom, son propre nom, prononcé par la Rouquine....Il n'y avait pas à douter, cette femme avait dit: "Parthenay."

Elle continuait, d'ailleurs, sa conversation avec l'Asticot.

—Oui, répétait-elle, la femme s'appelle Mme Parthenay.

—Encore une fois, tu es sûre de ne pas te tromper ?

—Pardi ! J'ai bien pris mes renseignements, ce matin. Il paraît que c'est la veuve d'un officier très riche. Elle fait passer la Tine pour sa fille.

—Attends un peu, fit l'ancien lutteur. Communique-moi le tabouret.

—Pourquoi faire ?

—Pour monter dessus. Je veux décrocher le cadre, tu sais bien, celui où j'ai collé l'article du journal.

Daniel sentit qu'on touchait le mûr contre lequel il était appuyé.

Il y eut un léger bruit sec, et le jeune homme s'aperçut qu'un petit trou venait de se produire dans la mince cloison, juste au-dessus de sa tête.

Dans sa précipitation, Achille avait arraché, de l'autre côté, le clou auquel était suspendu le cadre en question. La brusquerie du mouvement lui avait fait enlever, à la fois, l'objet et le support.

L'étudiant, à son tour, monta sur une chaise et appliqua un œil à l'ouverture ainsi pratiquée.

Son regard plongea dans la chambre des anciens saltimbanques.

Il vit Achille tenant à la main un cadre de bois grossier sous le verre duquel apparaissait un carré de papier imprimé.

—Tiens, lis donc le papier, dit l'Asticot à sa femme.

Véronique obéit, et Daniel entendit ceci avec stupeur :

—"Il y a quelques jours, un officier supérieur en retraite, le commandant Parthenay, en partie de pêche, se promenait sur la berge du canal de l'Ourcq, quand, par suite d'un faux pas, il tomba dans l'eau.

"Le commandant, saisi par le froid, allait couler à fond, lorsqu'un passant s'élança à son secours et fut assez heureux pour le ramener sur le bord.

"Le sauveteur de M. Parthenay est un marchand de paniers, un ambulant nommé Achille, dont la voiture se trouvait aux environs du lieu où est arrivé l'accident.

"M. Parthenay a pu regagner seul son domicile, à Paris, non sans avoir remercié et récompensé celui dont le dévouement venait de l'arracher à une mort certaine."

—Tu vois, femme, il y a en dessous le titre du journal où j'ai découpé cet article : "Gazette de Seine-et-Marde", 27 octobre 1868.

—Mon bon, tu as meilleure mémoire que moi. J'avais complètement oublié le nom de cette vieille culotte de peau.

—Moi aussi, mais ça m'est revenu quand je l'ai entendu dégoiser tout à l'heure. Ah ! j'ai eu une riche idée en conservant ces quelques lignes, pas comme diplôme d'honneur, je m'en bats l'œil, mais je pensais que ça me servirait un jour.

—Quoi donc que tu comptes faire, à cette heure !

—"Primo" aller trouver la veuve du ci-devant Parthenay, "secundo", lui demander un petit pourboire. Son mari ne m'a pas donné grand'chose.

—Le pingre !

—Trois ou quatre malheureux louis qu'il avait dans sa poche. C'est vrai tout de même qu'à ce tarif-là, je prendrais facilement un bain tous les jours.

—Quand iras-tu chez cette veuve ?

—Demain matin, parbleu ! J'aime pas les choses qui traînent, moi. Et puis, je ne serai pas fâché de revoir la momignarde. Il y a peut-être encore quelque chose à faire avec elle.

—Quoi !

—Est-ce qu'on peut savoir ?... Les bonnes affaires ça vient souvent séance tenante.... Il ne faut pas que la Tine nous croie morte et enterrés. Ce qu'elle va loucher quand elle me reverra !

—Oh ! oui, alors ! Et tu sais, ne flanche pas. Tu as droit à une gratification de la veuve. Elle ne doit pas avoir la conscience tranquille, celle-là.... C'est pas franc et net, les gens qui achètent des enfants.

—Voyons, il est tard. Assez jacassé, hein !..... L'ad C'est bien avenue de Choi

—Oui, numéro 27.

—On y sera demain au s'écria l'Asticot d'une voi ronante et victorieuse. Il pied dans la chaussette !

Ce qui signifiait qu'il en bon coup en perspecti

—Là dessus, couchon ma vieille, ajouta-t-il. Je r à l'expédition incendiaire soir. Ce sera pour dem pétrole ne s'éventera pas. panier ! Il s'agit d'être bonne heure.... Verse-t dernière goutte !

Daniel demeurait pétri bout de dialogue qui ve lui apporter des révéla imprévues, produisait l'impression d'un fou coup de théâtre.

La première émotion p réfléchit à ce qu'il vena prendre.

Pas de doute : il s' bien de son père ! C commandant Parthena avait dû la vie au voisi nancier du Marin du gueur"....

Mais cette femme dont question ! Ce devait êt dont parlait autrefois M. .... Celle alors qui av du commandant un jou ses mains capricieuses et celle qui avait imposé u